

ANTOINE MURAT

BOXING DAY

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042530488

Dépôt légal : juillet 2026

CHAPITRE 1

Ma tempe me lance soudainement et ma vue se trouble. La lumière des ampoules nues et brillantes est devenue aveuglante. Je ne vois plus rien. Je n'entends plus rien, si ce n'est ce brouhaha assourdissant qui descend des travées pour venir bourdonner dans mes oreilles, violemment, douloureusement. Je m'arracherais les tympans si je le pouvais.

Je me sens lentement tomber puis, soudain, mon corps s'immobilise. Mes genoux s'écrasent sur le sol, ma tête emportée par son élan s'agite une dernière fois et envoie par terre quelques gouttes de sueur mêlées à un peu de sang. J'ai ce goût salé et immonde dans la bouche qui coule dans ma gorge. J'aimerais pouvoir l'arrêter, la retenir mais je n'y parviens pas. Surtout, il y a cette odeur à laquelle je ne parviendrai jamais à m'habituer : ce mélange de bière et d'humidité, de moisissure dans les murs. Puis tout s'estompe. La douleur s'évanouit. Même la foule bruyante disparaît et l'air se met à transporter le parfum de l'herbe fraîchement coupée. Les lumières blanches des néons jaunissent, les rayons du soleil rebondissent sur le bitume et réchauffent le grand parking encerclé de verdure. Je sens ma main bouger. Quelque chose de brûlant enserre mes doigts, du moins trois d'entre eux. Elle rigole de ma plaisanterie pourtant ridicule. Ses éclats de rire dessinent un sourire sur mon visage. Je ne sens plus ni douleur ni honte. Ses cheveux blonds portés par la brise intermittente de cet après-midi d'été viennent caresser mon bras et sa main gauche, toute petite, réchauffe de plus en plus la mienne ou peut-être est-ce simplement sa présence à mes côtés. La droite est restée dans sa poche. Elle serre son poing jusqu'à déformer son jean troué couvert de patches multicolores ; un vieux pantalon reprisé si souvent que je ne saurais

dire combien de fois. Il ne ressemble plus à grand-chose et pourtant elle y tient plus qu'à n'importe lequel de ses habits aussi neufs et beaux soient-ils. Elle le porte si souvent qu'il est aujourd'hui complètement délavé, taché aussi. Du sang a laissé une forme brune au niveau de son genou malgré tous les efforts pour le nettoyer. Elle s'était blessée après une chute à vélo. L'une des innombrables chutes qu'elle avait faites en apprenant à garder l'équilibre sans les petites roues. Je la vois se relever à chaque fois et remonter sur sa petite bicyclette rouge marquée elle aussi après tant d'échecs. Je crie quelque chose que je ne me rappelle déjà plus, la énième répétition d'un conseil qu'elle connaît par cœur. Elle pose ses petites chaussures sur les pédales et s'élance, se balance de droite à gauche sans jamais parvenir à trouver son équilibre. Une crispation s'empare de ma main. Une sensation que je connais bien et pourtant je la déteste autant à chaque fois. Le frisson remonte le long de mon bras, de ma peau, jusque dans le haut de mon dos et je la vois tomber à nouveau. Pas un cri, pas un bruit. Mon enfant se dégage et se relève, attrape le vélo par sa selle de cuir marron abîmée et le remet debout. Sa jambe passe par-dessus et elle se prépare à essayer à nouveau. Sur son genou une tache sombre commence à se former. C'est encore minuscule et je suis trop loin d'elle pour en être sûr mais je crois qu'elle s'est blessée. Pourtant son visage angélique ne laisse pas deviner la moindre douleur. Son regard bleu fixé devant elle, la petite est concentrée sur son objectif, imperturbable, inébranlable. Soudain, une autre voix s'élève, chaude, apaisante et rassurante. La voix d'une mère. La scène est belle comme dans ces films d'antan où ces mères, depuis leurs fenêtres, appellent leurs enfants qui jouent dans la rue. Et comme devant ces films, je sens un peu de nostalgie m'envahir.

J'ai le sentiment vague d'avoir été frappé par quelque chose, une douleur dans mes côtes et moi qui m'étale de tout mon long sur le sol. Un sentiment lointain vite balayé. Je me tiens debout sur ce parking de la banlieue de Kingston Upon Hull. La main de cette mère se pose sur mon épaule. Elle est magnifique. Son regard du même bleu que la petite

filles surveille. Son parfum vient caresser mon visage : les odeurs de l'orange, de la rose et du santal mêlées. Elle sourit puis, lentement, ses doigts remontent et passent dans mes cheveux. Nous sommes tous les deux comme seuls au monde, côte à côte sur ce banc en granit. Les adolescents passent par dizaines devant et derrière. Le monde s'agite, la cloche sonne l'heure d'entrer en classe et son bruit se perd au milieu du brouhaha ambiant. Le lycée délabré, gris et sale nous encercle et pourtant les yeux d'Anne rendent le lieu magique. Ils éclairent tout, balayent la saleté et le malheur. Soudain, une brise et le voile blanc transparent vient recouvrir son visage. Sa robe blanche en dentelle virevolte et fouette le maire. Le vent se calme et le tissu retombe laissant apparaître une légère bosse.

— C'est une fille, annonce la gynécologue en pointant du doigt l'écran basse définition sur lequel s'agitent des taches grisâtres.

Pourtant c'est bien ma fille et même si ces images ne m'évoquent rien, je ressens comme une vague de chaleur au plus profond de moi. Aujourd'hui je prends conscience des choses pour la première fois. C'est réel, c'est mon enfant à naître. D'un coup, tous mes doutes et toutes mes peurs sont balayés, remplacés par le poids des responsabilités qui m'incombent soudainement. J'ai une famille à protéger et à nourrir. J'ai Anne et aussi Joy à présent. Moi dans tout ça je ne m'accorde pas beaucoup d'importance.

Ma vue est encore trouble et je ne sais pas où je suis. Ma tête me fait mal, tout mon corps me fait mal. Mes oreilles bourdonnent encore et je n'entends rien si ce n'est un bruit perçant comme un ultrason puis des gens, par centaines, hurlant à s'en briser la voix et un décompte.

— ... trois, quatre...

Je me rends soudain compte que je ne respire plus, je n'y arrive pas. J'ai le souffle coupé et mon corps qui essayait d'inspirer en vain. Quelque chose bloque l'air, de la salive, de la sueur et du sang. Ce mélange m'étouffe et me noie.

— ... cinq, six...

Quelques quintes de toux m'arrachent la gorge, elles parviennent à ouvrir une voie jusqu'à mes poumons et je souffle enfin. L'air me brûle les poumons mais ça me fait du bien.

— ... sept...

La voix de l'arbitre sonne dans ma tête. Je revois ma femme, ma fille, leurs visages, leurs sourires, tous nos moments passés ensemble et aujourd'hui. Alors, dans un effort né de forces insoupçonnées et inhumaines, je me redresse.

— ... huit.

L'arbitre s'arrête là. Je me suis relevé et déjà il s'écarte et se prépare à relancer le combat.

Mon effort et surtout la perspective que ce match continue enchantent le public dont l'intensité des cris redouble. Il s'étend partout autour du vieux ring comme une masse grouillante et informe cachée dans les ténèbres de la salle. Ce soir comme bien souvent il est contre moi et les quelques encouragements qui s'élèvent suffisamment clairement dans cette marée rugissante ne me sont pas adressés. Ils sont pour mon adversaire, un gros au nez plat et écrasé, à la tête marquée par les coups qu'il a reçus par le passé plus que par les quelques-uns que je suis parvenue à lui asséner. Son regard noir me défait. Il est à la fois certain de sa victoire et de sa supériorité. Pourtant, toutes ses manières et tous les mots qu'il a pu m'adresser, toutes les insultes et tous les coups dont il m'a roué il y a quelques secondes à peine ne me blessent plus. Je sais pourquoi je me bats, pour la prime promise au gagnant de ce combat. L'argent dont les miens ont cruellement besoin et qui m'interdit la défaite. Ce combat c'est ma responsabilité envers ma famille. Je sens mes forces me revenir miraculeusement, mon cœur battre et mon sang s'agiter dans mes veines, la pression dans mon cou, dans ma poitrine, dans mes bras jusque dans mes poings. Chaque battement est comme une onde de choc qui m'entraîne vers l'avant et vers mon adversaire. Une musique se met en route dans ma tête, vive, violente, enivrante, les battements d'un tambour. Cette musique m'enrage et me transforme progressivement en monstre déchaîné.

Les secondes du dernier round s'égrènent et je frappe plus fort que jamais. Agité comme un démon fou qui fait s'abattre une pluie de coups incessante sur l'homme recroquevillé face à lui. Il est devenu rouge, le monde est devenu rouge et sombre comme si ma furie l'avait totalement corrompu.

« Ding ». La cloche sonne et mon adversaire chancelle. Ses yeux sont devenus inexpressifs. Il est presque inconscient, couvert des stigmates de ces derniers instants qui le brisèrent presque. Sa tempe, ouverte et sanguinolente, commence déjà à gonfler. Le sang descend jusqu'au coin de ses lèvres ouvertes elles aussi laissant apparaître un protège-dents fissuré. Il bascule doucement en arrière, retenu par les cordes élastiques qui peinent à le maintenir debout. Depuis l'autre bout du ring une ombre s'élance et lui saute dessus, rapidement suivi d'un autre homme. À eux deux, ils sont assez larges pour cacher mon adversaire de ma vue.

Ils s'agitent autour du corps presque sans vie pendant un temps sans que je puisse dire s'il s'agissait de secondes ou de minutes. Moi aussi j'ai pris de nombreux coups mal placés et j'en prends vaguement conscience à cet instant. Les forces magiques qui m'animaient en profitent pour se dissiper. Puis, le bouclier humain se sépare et laisse apparaître de nouveau mon adversaire, conscient et debout. Tant mieux, ou tant pis je ne sais pas. Je me retourne machinalement vers mon coin où m'attend mon vieux coach, Al. Il a la tête des mauvais jours, se caresse lentement la moustache puis s'active mollement à installer le tabouret et à sortir le tube de pommade.

Je n'ai jamais aimé la sensation qu'elle avait sur ma peau. C'est gras, froid et celle qu'utilise Al pue particulièrement mais je le laisse l'étaler sans broncher, sans un mot aussi, de lui comme de moi.

À peine a-t-il fini que l'arbitre nous rappelle déjà moi et mon adversaire. Il semble avoir un peu récupéré de ce moment de répit et pourtant il me semble qu'il chancela en se levant.

L'un comme l'autre nous tenons au milieu du ring, face à la foule presque calme à présent dans l'attente du verdict du jury. L'arbitre me saisit par le poignet et je sens un léger

mouvement. La foule exulte et je retourne dans mon coin, laissant mon adversaire de ce soir seul à seul avec son moment de gloire.

La souffrance que je ressens à cet instant est insoutenable, sans commune mesure avec la douleur physique. Je me suis battu de toutes mes forces et j'ai perdu. J'ai échoué. Pire encore, j'ai laissé tomber ceux pour qui je me bats.

Je me laisse mollement retomber sur le tabouret, les bras ballants. Je tourne la tête vers Al et je le vois détourner le regard. Il est déçu et incapable de s'approcher de moi. Je lis sur son visage qu'il se demande ce qu'il lui prend de perdre son temps avec un homme incapable de réussir quoi que ce soit alors même que les siens sont en jeu, à peine capable de se relever, juste bon à prendre des coups. Je ne lui en veux pas de vouloir m'abandonner, moi-même je le ferais si seulement j'avais le choix. Comme un con naïf je suis arrivé avec l'illusion que j'allais réussir, que je pourrais rentrer et sourire à Anne en lui tendant le chèque. Ce mois encore on devra faire avec son petit salaire de vendeuse et les quelques livres sterling que je suis capable de ramener. Tous nos vieux rêves, tous nos projets et tous les voyages que nous imaginions sur ce banc dans la cour du lycée paraissent si loin et stupides. On voulait s'échapper loin d'ici, loin du ciel gris anglais et de cette ville triste. Nous voilà des années plus tard, piégés au même point, au même endroit sans nos espoirs. Et quoi que je fasse ou que je me dise, je n'arrive pas à me défaire de l'idée que tout est ma faute. J'ai coulé Anne avec moi et Joy aussi. C'est injuste. J'ai envie de tout casser, tout raser, incendier ce gymnase et Hull tout entière aussi. Du port jusqu'à York, toute la région à feu et à sang. Mais je ne fais rien, pas le moindre geste alors que Jim approche. Il dépasse Al et se poste devant moi. Il a l'air d'une endive géante, grand et maigre comme il est. Une mèche rebelle de ses cheveux noirs tombe sur son front entre ses deux yeux bleus qui m'évitent eux aussi le temps de trouver la force de se bâtir un masque. Ses zygomatiques s'activent et transforment sa bouche en un étrange sourire dont lui seul a le secret.